

## Mouloud MAMMERY, nouvelliste

Christiane CHAULET ACHOUR

Je voudrais plaider ici pour la lecture de ces textes illustrant avec brio ce genre littéraire, trop minorisé. Les nouvelles dont je vais parler, celles de Mouloud Mammeri ne sont pas tentatives maladroites de narration ou introduction à une création plus ample mais œuvres de création à part entière, poursuivant un objectif différent du roman. On peut penser que trois faits montrent l'importance que l'écrivain attribuait à ces textes :

\*à la fin de son entretien avec Tahar Djaout (Laphomic, 1987), il dit qu'il a en projet un recueil de nouvelles : « Deux ou trois sont déjà écrites. Du reste je ne peux rien dire de précis, sinon qu'il y aura entre toutes des résonnances qui s'appelleront en écho. »

\*Le second fait est l'obstination avec laquelle il les a fait connaître : chacune d'entre elles, sauf la dernière, sont publiées au mois deux fois – parfois plus –, dans des revues différentes, l'ensemble des quatre nouvelles dans la revue *Dérives* à Montréal étant un exemple particulièrement frappant sur lequel nous allons revenir.

\*Enfin, cette écriture de la nouvelle s'étend sur tout son parcours de création, de 1953 à 1989 : c'est une pratique d'écriture qu'il n'a jamais délaissée.

Ainsi la nouvelle est un genre à part entière dans son œuvre littéraire aux côtés des romans, du théâtre, des contes traduits et de certains essais.

Nous nous proposons, en nous appuyant sur le recueil composé après sa mort, en 1991, sous le titre d'une des nouvelles, *Escapes* (La Découverte, 1991), d'approcher cet art de la nouvelle qu'il a pratiqué avec sobriété et efficacité, pendant trente six ans.

L'étalement de la publication de ces nouvelles dans le temps n'est pas fortuit lorsqu'on en repère les thématiques et leur lien avec l'actualité.

Les deux premières sont publiées avant l'indépendance et croquent le portrait de deux marginaux dans la société coloniale – si tant est que le colonisé n'y soit pas toujours un marginal –, « Ameur » l'enfant des rues et « Le Zèbre », jeune étudiant d'une zaouïa dont on va suivre toute la trajectoire, au cours de cette formation parallèle à la formation légitimée alors.

La première nouvelle après l'indépendance, paraît en 1976 : « La Meute » est une ample fable épique de la marche du peuple algérien, de l'espoir à l'impasse. « Ténéré atavique » (1981-1983) dit l'immersion et la complicité avec le désert et les interrogations face aux limitations du nomadisme et de ses valeurs. « L'Hibiscus », en 1985, sonde, autour d'un personnage à la fois en attente et en activité contestatrice, des tentatives pour faire bouger l'immobilité d'une société. « Escapes » enfin, dévoile la perception de l'Algérien dans un « pays frère », l'Égypte. Ces nouvelles sont bien en rapport avec le temps de leur publication et, en l'absence d'informations à ce sujet, en synergie avec le temps de l'écriture. Trois d'entre elles sont caractérisées par l'implication d'une voix narratrice extradiégétique qui se manifeste par des modalités d'énonciation qui mettent à distance et en observation le personnage ou le groupe choisi, qui apprécie sa situation, établissant une complicité narrateur/lecteur avec le personnage, sur le mode de la pointe, de l'ironie ou du sarcasme. En lisant « La Meute » on est frappé par le ton épique pour suivre la marche du peuple comme une caravane passant de la joie après l'héroïsme désespéré à la grégarisation ; on retrouve un prolongement ou un parallélisme avec l'article que le journaliste Mourad de *La Traversée* donne à *Alger-Révolution*. Les trois autres nouvelles, celles des années 80, introduisent un narrateur intradiégétique : soit ce Mourad (le même que dans *La Traversée* ou un autre ?), protagoniste de « L'Hibiscus » attendant un rendez-vous au Jardin d'Essai et rejoignant la galerie de

portraits extrêmement bien dessinés sous la plume de Mammeri ; soit un je, double de l'auteur, qui prend en charge le récit, dans « Ténéré atavique » et « Escales ».

Si l'on perçoit la différence, de nouvelle en nouvelle, d'un personnage observé à un personnage impliqué, on est frappé également par l'extrême importance du décor, jamais simple circonstant mais véritablement actant : la rue pour Ameer, avec ses pièges et ses solidarités, est son élément : elle est sa liberté – aussi imparfaite que possible sous la colonisation – ; elle est surtout l'espace de sa dignité. Il n'accepte pas un mieux-être matériel au mépris des valeurs qui sont les siennes. Lui est opposé un espace de l'école coloniale, peu idyllique et un espace d'une maison européenne fait de contraintes et d'obligations. Avec le Zèbre, nom-quolibet adopté par la voix narratrice avec l'ironie retournée contre l'énonciateur du quolibet, on habite des lieux et on en traverse d'autres, révélateurs des années 1930-1950 avec beaucoup de distance dénonciatrice. L'espace de « La Meute » est indéterminé pour embrasser l'Algérie entière, à la mesure d'une lutte de libération s'étendant dans tout un pays. Il converge ensuite vers la capitale pour la grande fête de la liberté. Le peuple reste groupé..., « seuls les responsables du FLN allaient d'un bout à l'autre de la ville : ils avaient l'air affairé et se mêlaient rarement aux danses, quelques-uns portaient, comme hier encore, leur mitraillette en bandoulière. » Apparaît alors le Prophète, l'homme singulier, l'empêcheur de penser en rond qui met en garde contre les lendemains déceptifs. Séduit, troublé puis importuné, le peuple le rejette et finit par le mettre à mort puis par le dépouiller de tout son corps pour l'honorer une fois sacrifié. Le peuple est rappelé à l'ordre par ceux « qui s'étaient déclarés prêtres de la religion nouvelle, et déjà donnaient l'exégèse du dogme et de la loi. »

Bien entendu, dans « Ténéré atavique », l'espace privilégié, magnifiquement décrit et transmis au lecteur, est celui du désert. Avec « L'Hibiscus », on revient dans un lieu particulier d'Alger, le Jardin d'essai et sa végétation emprisonnée, son zoo et ses animaux en cage ; avec « Escales », on navigue avec le narrateur de Paris au Caire. Différemment des romans – ce qui montre bien le fonctionnement autonome des six nouvelles par rapport à eux, même s'il y a des échos –, aucune nouvelle ne choisit comme décor la montagne kabyle. Elles déploient leurs thématiques en ville, dans une zaouïa, dans l'espace symbolique de toute l'Algérie, dans le désert, au Jardin d'Essai, à Paris et en Egypte, montrant la variété des décors sollicités et l'ouverture à des espaces moins attendus sous sa plume. Comme tout grand nouvelliste réaliste, Mouloud Mammeri est sociologue et, très vite, anthropologue. Il y a une intrication étroite du geste de l'anthropologue et de celui de l'écrivain : c'est une essentielle de l'approche de son œuvre.

Au moment de sa parution, ce recueil n'a pas bénéficié, à ma connaissance, d'une couverture médiatique très fournie : une note de lecture de Jean-Pierre Saïd dans *Alger Républicain*, soulignant l'importance de l'écrivain dans « la littérature maghrébine » (15 avril 1992) ; et un article conséquent d'une pleine page de Nacer Ouramdane dans *Algérie Actualité* : « Voilà six nouvelles qui ne se laissent pas réduire au rang de genre mineur, ni à une simple passerelle vers l'écriture romanesque (10 juin 1992). »

Si l'on compare ces nouvelles au corpus imposant des nouvelles à travers le monde dont le fonctionnement a été bien étudié, on peut bien saisir la maîtrise du genre par M. Mammeri, en matière de brièveté, concentration et tension. Les nouvelles trouvent un équilibre entre histoire et discours. Pour éclairer le personnage qui n'a pas le temps, comme dans le roman, de se construire progressivement sous nos yeux, le narrateur multiplie les stéréotypes qui dispensent de trop d'explication puisque, par définition ils sont partagés par le lecteur. Ils sont d'ailleurs détruits/reconstruits par l'humour ou le sourire, le narrateur invitant alors le lecteur à les utiliser dans un sens différent. On pourrait donc dire que, dans un espace réduit, le personnage précipite (au sens chimique du terme) les procédés d'accumulation, d'opposition et de transformation. Pour que le récit ne soit pas trop chaotique, aux côtés des personnages

surgissent des objets et des décors, des détails physiques qui soutiennent l'esquisse, le sous-entendu, l'implicite. Dans les nouvelles de M. Mammeri, la nouvelle la plus réussie en ce sens, est « L'Hibiscus » où la plante-fleur elle-même est le motif-charnière entre personnages et faits d'un bout à l'autre du récit.

Le dénouement est la plus grande liberté que se donne la nouvelle : les fins sont la plupart du temps ouvertes que l'on considère la thématique ou la structure. On peut prévoir un rebondissement possible : le lecteur est, en quelque sorte, invité à poursuivre. Mouloud Mammeri n'échappe pas à la règle qui veut que la nouvelle soit un genre très pratiqué dans la littérature algérienne alliant à une thématique d'actualité, un regard personnel sur la société. On peut consulter, à ce propos, mon ouvrage, *Des nouvelles d'Algérie – 1974-2004*, (éditions Métailié, collection « Suites », 2005, 343 p.) avec, entre autres, un recensement de 52 recueils édités depuis l'indépendance jusqu'en 2004.

### **Contextes de publication**

- ***Des revues françaises, un périodique algérien***

Œuvre littéraire à part entière, il nous faut donc maintenant regarder de plus près les contextes de publication.

Sa première nouvelle, « Ameur des arcades et l'ordre », paraît en 1953, avant la guerre, dans la revue de *La Table ronde*. Cette revue a été rachetée par les éditions Plon en 1944, maison d'édition où Mammeri publie ses romans. Il faut rappeler qu'en 1953, un jeune écrivain algérien ne publie pas où il veut mais là où il est épaulé.

En juin 1957, il publie une nouvelle, « Le Zèbre » dans *Preuves*, revue dans laquelle Jean Grenier collaborait comme critique de 1953 à 1963. Assez mal vue des milieux intellectuels de gauche, elle prend parti au moment de la guerre d'Algérie pour un processus de décolonisation. Germaine Tillon y publie « Algérie 1958 ou les ennemis complémentaires ».

Si l'on s'en tient à ses publications littéraires, on ne peut pas, à partir de ces deux exemples, reconstituer la vie intellectuelle de l'époque. Ce que l'on peut dire, c'est que le jeune écrivain n'a pas de contacts avec les cénacles algériens représentés par la revue *Afrique* ou les groupes autour de l'éditeur Edmond Charlot, *Rivages*, *Mithra*, *Fontaine*. Il reste assez distant des milieux littéraires de cette époque que ce soit en France ou dans la colonie. On ne voit pas son nom apparaître non plus dans *Forge*, *Soleil*, *Simoun*. Son nom figure au comité de rédaction de la revue *Terrasses*, sans doute grâce à son amitié avec Jean Sénac en juin 1953 mais il n'y a aucun texte de lui au sommaire de la revue. Comme il l'a clairement exprimé dans un entretien plus tard avec Jean Pélégri, Mammeri avait une conscience aigüe de ce qu'il a nommé « la barricade » :

« Sur cette terre qui eût dû être fraternelle, des lois folles, des lois fossiles, dessinaient des clivages absurdes. Par exemple, il y avait d'un côté ceux qui avaient la vigne, de l'autre ceux qui la sulfataient. Tu étais de ceux-là, moi de ceux-ci. Par malheur les cas de figure ne faisaient rien au fond des choses car, de la vigne, je ne crois pas que tu n'en aies jamais eu beaucoup et quant à la sulfater, je suis sûr qu'aucun des miens n'y a jamais mis la main. Mais qu'importe. Ce qui comptait c'était la barricade et la barricade se souciait peu des détails ou des états d'âme : entre les vigneronniers par décret divin et les sulfateurs par convention humaine c'était le mur de Berlin et dans le mur la garde aux portes était féroce » (Dunes international, mars 1988).

Après l'indépendance, il ne s'implique pas non plus dans des revues littéraires, consacrant une grande partie de son temps à ses recherches anthropologiques et aux publications qui leur sont attachées. Néanmoins, les revues où il accepte de donner un texte littéraire sont, cette fois, toutes perçues comme étant de gauche, que ce soit *Europe*, *Le Monde*, *Autrement*. On peut rappeler pour celle-ci qu'elle fut créée en même temps que la maison d'édition pour « rester éveillé aux bruits du monde, être des passeurs d'idées et d'émotions ».

« La Meute » est publiée dans la revue *Europe* dans un numéro spécial consacré à l'Algérie. « Désert atavique » est publié d'abord dans *Le Monde* en août 1981 puis entièrement sous le titre « Ténéral atavique » dans la revue *Autrement*, n°5 de novembre 1983. « Escales » enfin est publiée dans *Révolution africaine*, (n° 1306, 1989), première nouvelle de M. Mammeri à être accueillie dans la presse algérienne.

- *Une revue québécoise, Dérives*

Dans l'ensemble des revues signalées, une revue mérite un arrêt plus conséquent car elle a été peu étudiée et qu'elle concerne directement notre sujet par la part active qu'y prend Mouloud Mammeri et parce qu'il envoie quatre nouvelles dont une inédite. En mars 1984, il se rend à Montréal, invité par Amar Ouerdane et l'Association des Berbères du Québec : l'année suivante, la revue universitaire, militante et littéraire, *Dérives*, fait paraître un numéro spécial consacré à l'écrivain.

Cette revue québécoise, *Dérives* (1975-1987), a été créée par des étudiants de l'UQAM (Université du Québec à Montréal) et dirigée par l'un d'entre eux, le critique haïtien Jean Jonassaint. Plusieurs études universitaires lui ont été consacrées en particulier un mémoire en 2015 d'Elyse Guay. Entre 1975 et 1987, la revue *Dérives* fait paraître 41 livraisons, dont 13 numéros doubles et un triple. Elle paraît de 3 à 5 fois par année et son tirage oscille entre 500 et 800 exemplaires par numéro. Durant les douze années de publication, les quatre membres fondateurs (Jonassaint, Piou, Deschamps, Durand) assurent la permanence de la revue durant les deux premières années de publication. Son orientation culturelle se précise au numéro 7, sous cet intitulé : « Revue culturelle : création, analyse, information-formation (sur le Tiers-Monde et le Québec) - 5 numéros par année ». Les rubriques « création(s), intervention(s), étude(s), document(s) et chronique(s) » encadrent non seulement les pratiques, mais posent les jalons, les points de repère d'une réflexion sur les productions culturelles en marge, situées dans la périphérie des grands centres, tant d'un point de vue géographique qu'idéologique. Le poète Pierre Monette est devenu secrétaire à la rédaction (n° 42-51), en remplacement de Nanie Piou. Il est le troisième collaborateur de la revue, en nombre d'articles publiés.

Durant cette ultime période de la revue *Dérives*, Elyse Guay note l'importance de deux numéros d'auteur, l'Algérien et Berbère Mouloud Mammeri (n° 49) et l'Haïtien Frankétienne (n° 53-54). Avant ce numéro consacré à Mouloud Mammeri, Hédi-Bouraoui a coordonné le n°31-32, «Voix maghrébines ».

La revue est lue à l'international comme le montre une recension parisienne du 49e numéro de *Dérives*, consacré à Mouloud Mammeri : Ghislain Ripault y affirme que la revue «par volonté ou par nature [est] un carrefour interculturel et multidisciplinaire, s'affirmant comme une des meilleures publications thématiques de la francophonie » (Notre Librairie, n°84).

Plusieurs textes et entretiens et quatre nouvelles dont « L'Hibiscus » inédite forment le contenu de ce numéro conséquent. C'est le poète québécois, Pierre Monette qui assure la cohérence de tout le numéro, comme on peut le constater en lisant le sommaire.

**DERIVES, 49, 1985**  
**Mouloud Mammeri: langues et langages d'Algérie**  
sous la direction de Pierre Monette

**Sommaire**

*Territoires d'une culture*, Pierre Monette p. 3

*L'expérience vécue et l'expression littéraire en Algérie*, Mouloud Mammeri p. 7

*Portrait radiophonique*, Michèle Boisvert p. 25

*Quatre nouvelles*, Mouloud Mammeri p. 35

*Langues et langages de Mouloud Mammeri*, Pierre Monette p. 81

*Parcours d'une expérience*, Pierre Monette, p. 101

**CHRONIQUE(S)**

*Noir sur blanc*

Hédi Bouraoui, Pierre Monette p.121

*Notes sur les collaborateurs* p.131

Nous ne ferons pas un compte-rendu précis de ces 120 pages. Il reste à faire puisqu'il comprend le texte de la conférence donnée par l'écrivain, reproduite d'ailleurs par les éditions TALA en 1991 aux p. 153 à 165, l'entretien qu'il a accordé à Michèle Boisvert à Radio Canada International, sous le titre « Portrait radiophonique ». Comme on le voit, outre les quatre nouvelles que donne M. Mammeri dont la nouvelle inédite « L'Hibiscus », l'essentiel de la présentation est pris en charge par Pierre Monette qui signe trois articles. Nous retiendrons quelques éléments de son texte introductif, « Territoires d'une culture ». La raison du choix fait de consacrer un numéro entier à Mouloud Mammeri est clairement expliquée :

« Ce titre postule que le territoire culturel de l'Algérie contemporaine est profondément multiple. En y associant le nom de Mouloud Mammeri en titre du présent numéro de *Dérives*, nous voulons souligner par là la contribution essentielle de cet intellectuel nord-africain à la définition des différences qui dessinent, avec de nouvelles configurations depuis l'indépendance de 1962, le visage de l'Algérie d'aujourd'hui [...] »

Au centre de cette discussion et de ce numéro de *Dérives* se trouve donc la personnalité de Mouloud Mammeri, Michèle Boisvert, avec son "Portrait radiophonique" esquisse, avec la voix même de Mouloud Mammeri, une présentation de l'œuvre et de cet homme né en 1917 dont toute la démarche intellectuelle fait de lui un compagnon de route des plus attentifs aux tours et détours de l'histoire de l'Algérie contemporaine ».

Le parcours intellectuel et littéraire de l'écrivain fait largement écho, dans la mouvance de la problématique Centre/Périphérie, aux préoccupations dominantes de *Dérives* qui est au cœur même de l'élaboration de la notion opératoire d'écriture migrante et des perturbations qu'apportent les marginalités – en particulier celles du Tiers –, dans la tension littérature dominante/littérature dominée. Plus loin, dans sa longue contribution, « Langues et langages de Mouloud Mammeri », Pierre Monette, dans un ample mouvement chronologique, présente les nouvelles dans le continuum des publications de l'écrivain, à la date de leur édition et comme étape non négligeable de son œuvre. Pour lui, la figure la plus importante de l'œuvre de Mammeri est celle qu'il nomme « la situation de traduction » où « le français est, littéralement, un moyen d'expression utilisé en transparence sur une langue nationale autre ».

Sa conclusion peut être une première conclusion à cette esquisse de l'importance de la nouvelle chez Mouloud Mammeri : « ses écrits, affirme-t-il, sont une mise en scène dramatisée et personnalisée des événements majeurs qui ont bâti le paysage social, politique et idéologique de l'Algérie nouvelle depuis trente ans. »